



Lumière derrière, lumière devant

Bernard-Marie Dupont

« Peindre c'est faire illusion. Le vrai nous échappe tout le temps. De même que la parole a créé le mensonge, l'image a créé l'illusion....J'aime dix fois mieux la peinture égyptienne que la plus pure des œuvres des Grecs, parce que cette peinture, avec sa familiarité, est toujours associée à la mort. Son fondement même, est de représenter quelque chose qui va mourir. Peindre serait pour moi approcher ce regard sur le temps et sur l'instant fragile de l'apparence ».

Eugène Leroy¹

« Lorsque je travaille, je tâche essentiellement de saisir quelque chose qui est présent, mais que la figure annule. Souvent cette mystérieuse présence se discerne plus tard, avec le temps. Je ne cherche pas à ce qu'on la voit ; je cherche à la faire exister... C'est cela le mystère de la peinture : l'apparition et la disparition, le flux et le reflux du geste. Ce qui vient et disparaît. Voilà ce qu'il est nécessaire de saisir, de rendre présent. Voilà ce qui est le plus ardu ».

Geneviève Asse²



Lumière derrière, lumière devant, alors la matière, brute, épaisse grossière, prend forme, prend vie. A mesure que la toile s'épaissit, Emma de Los Angeles s'anime, bouge, jaillit. D'une main sûre le peintre empâte, encroûte la toile et la transformation s'opère : la peinture se fait sculpture. Le geste est fougueux, les traits violents, se superposent et s'accumulent. L'ébauche d'une forme, d'un corps fragile, se révèle puis disparaît à nouveau sous l'épaisseur de l'empatement. Elle n'a pas d'yeux, même pas de tête, tout juste un menton. Pourtant elle est bien là, Emma. Naissant, renaissant à chaque instant. A chaque instant mourant à elle-même. A mesure que la toile devient épaisse, dense compacte, Emma de Los Angeles prend chair. Le tableau ne s'élabore pas dans l'espace mais dans le temps. Il n'y a pas de prise, d'emprise immédiate, mais une reprise continuée, jamais terminée, toujours inachevée. Une seule constante: *lumière derrière, lumière devant*. Epaisseur et empatement. Peinture charnelle, besoin tactile de la matière dans un grand jaillissement, une ébauche de pâte, de couleurs. Obsession de la rapidité pour tout peindre, en permanence. Lutte contre le vide.

Peinture comme rêve de totalité, pour qu'Emma de Los Angeles soit au monde, pour que la toile soit au monde, pour que le peintre et le spectateur ne fassent plus qu'un avec elle.

Emma de Los Angeles. Eugène Leroy

Quand le regarder devient un voir, c'est la vie qui défile. La toile défile alors car la vie ne s'arrête pas. La peinture ne peut être immobile. Plus de frontières, plus de coupures. Dans la présence se devine l'absence, de l'absence jaillit la présence. Emma bouge sous nos yeux, se retourne, s'en va, s'en revient. Est-elle d'ailleurs là ?

Les choses se passent au-delà du tableau. Les choses se passent dans le tableau. C'est une peinture autant spirituelle que sensuelle. C'est une peinture de l'incarnation: l'âme habite le corps et ne se contente plus de l'occuper. C'est une peinture animée. Animée : donner un mouvement, du dynamisme. C'est une peinture de la réalité, une réalité authentique c'est-à-dire qui échappe aux motifs, aux contours nets. C'est la lumière qui construit tout.

1. Entretien avec Olivier Cena et Laurent Bondier, *Télérama*, n° 2404. 7 février 1996
2. *Un été avec Geneviève Asse*, Silvia Supervielle, L'échoppe, 1996.



Lumière derrière, lumière devant

Enfouir le sujet dans la matière jusqu'à sa propre disparition et permettre à la lumière, seule, de le révéler, telle est la philosophie picturale d'Eugène Leroy³ La lumière qui révèle, n'est-ce pas justement la prophétie d'Isaïe qui annonce un homme de lumière ? Et comment verrons-nous cet homme de lumière ?

Rappel historique. S'il est juste de dire que dans l'approche spirituelle les grecs ont privilégiés la vue, une idée couramment admise (y compris dans la culture juive) est d'opposer au biblique « Ecoute Israël », ce « voir ». C'est oublier que toute la Bible est un appel à voir. Mais de quoi s'agit-il ?

Celui des Grecs ? Non, la Bible nous invite à utiliser notre sensibilité, celle de tous les sens. C'est cette sensibilité, exactement comme dans la peinture d'Eugène Leroy, qui est appelée à l'éveil de l'esprit. Ce sont les sens qui permettent d'atteindre Dieu, idée opposée au néoplatonisme. En cela la pensée biblique n'est pas une pensée d'opposition chair/esprit, bien au contraire : la chair est appelée à être habitée par l'esprit. Même si le Dieu juif ne peut jamais être saisi, appréhendé par les sens, ceux-ci peuvent constituer une lumière qui nous tourne vers l'autre. C'est une spiritualité incarnée, sans séparation possibles des cinq sens.

La vue de l'homme biblique

Le thème de la vue est fréquent dans le Pentateuque, les Prophètes. Il signifie un appel à l'attention, grâce à tous les sens. L'homme biblique n'est jamais directement dans l'Être. Il est toujours incarné et il convient ensuite de le solliciter pour le tourner vers Dieu, et cela dans la méditation des sens. La bible ne prône donc pas une théorie, elle perçoit la vie incarnée. Les sens peuvent être une ouverture l'attention, à l'autre, et finalement à l'Autre. Ainsi dans la perspective biblique les sens nous rappellent que ce monde est créé et qu'il ne tire pas son essence de lui-même.

Nous retrouvons une idée proche chez Emmanuel Levinas. Pour lui, la vue et l'écoute, sens par excellence, nous font percevoir l'altérité. Elle nous rappelle, nous demande par les sens qui constituent ce que Franz Rosenzweig nomme *la vérification de la vérité*.

Cet appel au sens ne peut nous appeler à la prudence et à la réticence envers un mysticisme qui ferait l'économie de l'altérité; cela ne correspond pas à la mystique juive telle que l'analyse Catherine Chalier⁴. Ce qu'elle nous révèle aussi dans un autre livre⁵, c'est que la création est confiée à la garde des hommes. Il ne s'agit pas d'un acte unique, posé une fois pour toutes, mais d'une création continue. N'est-ce pas la préfiguration d'*Emma de Los Angeles* ? Cette peinture serait-elle une reprise du livre I de la Genèse, qui dit que la Voix qui a créé le monde se dit à chaque instant et jamais une fois pour toutes ?

En résumé, il ne s'agit donc pas d'opposer la raison grecque aux sens et à la tradition juive, mais de les associer, sachant qu'il y a antécédence des sens sur les significations que la raison peut donner aux choses. Ce que nous apprend la peinture d'Eugène Leroy, c'est que le regarder authentique, le voir, n'est pas dans la pure présence : les signes renvoient à d'autres signes. Structure de renvoi sans accès direct.

A sa façon, c'est déjà ce qu'annonçait Léo Strauss : *Tous les espoirs que nous nourrissons, dans les confusions et les dangers du présent, reposent, positivement, directement ou indirectement, sur les expériences du passé. Parmi ces expériences, la plus large et la plus profonde, en ce qui concerne nous autre Occidentaux, est désignée par les noms des deux cités Jérusalem et Athènes. L'homme occidental est devenu ce qu'il est, et il est ce qu'il est par la conjonction de la foi biblique et de la pensée grecque. Pour nous comprendre nous-mêmes et pour éclairer notre chemin non frayé vers l'avenir, nous devons comprendre Jérusalem et Athènes*⁶.

3. *Emma de Los Angeles* est une huile sur toile de 195x130 cm, commencée en 1983 et terminée en 1985. Elle est exposée au Stedelijk van Abbe museum d'Eindhoven.

4. Catherine Chalier, *Messianisme et mystique de Moché Idel*, Cerf, 1993 et *Maimonide, nature, histoire et messianisme*, Cerf, 1988, traduction du livre d'Amos Funkenstein.

5. Catherine Chalier, *Sagesse des sens*, Albin Michel.

6. Léo Strauss. *Etudes de philosophie politique platonicienne*, Belin, Paris, 1992, p. 209.



Etonnement et espérance

Point de départ dans l'activité humaine dans le monde grec : l'étonnement, donc la vue, la spatialité. Point de départ de l'activité humaine dans la Bible : l'espérance et la crainte dans un dieu à-venir, donc ébauche de la temporalité.

Affranchie de Dieu, donc de cette forme de temporalité, la philosophie moderne voulait nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Léo Strauss note qu'à l'époque moderne il y avait une convergence de la Bible et de l'étonnement grec d'où une métaphysique téléologique, une sagesse jamais atteinte mais toujours à réaliser.

*La vie même de la civilisation occidentale est la vie entre deux codes, une tension fondamentale [...] cette pensée réconfortante se justifie uniquement si l'on vit cette vie, si l'on vit cette opposition.*⁷

Ce que nous révèle finalement la tradition hébraïque, c'est que nous vivons toujours dans le clair-obscur : constat de la relativité mais également d'une quête permanente, impossible, inaccessible, messianique, de lumière, de la lumière qui révèle et donne sens. A l'opposé d'une pensée de l'Absolu, du parfait, de l'abouti, du circonscrit, la tradition hébraïque nous ouvre à une métaphysique du devenir permanent et du relatif. Une métaphysique de l'humain, ne séparant pas, bien au contraire, les données biologiques et les préoccupations morales, une métaphysique situant l'Homme face à sa vie qui consiste pour chacun à vieillir, c'est-à-dire tout à la fois à durer et à changer.

Durer

S'agit-il de durer et de changer à la manière dont Berdiaeff et Kant l'entendent ? Certainement pas.

*Cette dualité du temps [...] gît dans l'égal impossibilité d'admettre et l'immutabilité de la nature humaine, qui serait négation de l'éternel renouvellement, du changement créateur, et sa perpétuelle mutabilité, qui serait la négation de l'éternel dans la nature humaine. Une telle dualité est inhérente à la structure même de la personne, définie comme la jonction de l'immuable et du muable*⁸.

Pour Nicolas Berdiaeff, il y a bien un mal du temps puisque celui-ci s'oppose à ce qui est éternel en l'homme. La temporalité introduit la rupture puisque la création est achevée avec la naissance de l'Homme. La temporalité est bien plus qu'une mutabilité, elle est une corruption, l'obscurcissement d'un homme lumineux.

Il en va de même chez Kant dans la *Critique de la raison pure* où il exprime sa volonté de sauver la métaphysique traditionnelle. Développant sa physique, il expose dans la première analogie de l'expérience le principe de permanence de la substance, et à partir de cette permanence le concept de changement (*Veränderung*)⁹. La métaphysique kantienne pose comme acquis un référent absolu et permanent, parfait et immuable.

S'il ne s'agit pas de durer et de changer à la manière de Kant ou de Berdiaeff, quelle métaphysique de la vie s'agit-il de développer ? Il nous semble qu'elle est précisément développée dans l'œuvre majeure de Heidegger, *Être et Temps*¹⁰. Sans entrer dans la critique heideggérienne qui traite de l'histoire du concept vulgaire de temps depuis Aristote jusqu'à Bergson, il nous apparaît utile de préciser en quoi la phénoménologie se distingue de la métaphysique traditionnelle.

Pourquoi la phénoménologie ?

Nous avons vu précédemment que toutes les attitudes philosophiques, métaphysiques ou théologiques avaient pour but, plus ou moins avoué, de s'emparer de la mort, de la maîtriser. La phénoménologie, en particulier telle qu'elle est développée dans *Être et temps*, se veut uniquement descriptive.

Il ne s'agit plus d'expliquer pour mieux appréhender, dans un souci de maîtrise, mais simplement de situer l'existence (ce que Heidegger appelle le *Dasein*), de la mettre en situation dans le monde, de ne

7. Léo Strauss. *The Rebirth of classical Political Rationalism*, University of Chicago Press, 1989, p. 270

8. Nicolas Berdiaeff, *Cinq méditations sur l'existence*, NRF-Gallimard, Paris, « Quatrième méditation : le mal du temps, le changement et l'éternité ».

9. Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, PUF, coll « Quadrige », p. 181.

10. Martin Heidegger, *Être et temps*, traduction Martineau, hors commerce.



plus considérer la naissance, la vie et la mort comme des référents absolus, absolument extérieurs. La mort est *mienneté* : je lui appartiens autant qu'elle m'appartient. Les deux sont indiscernables, ce qui rend du même coup l'expérience phénoménologique de la naissance et de la mort presque paradoxale.

La phénoménologie se veut description de ce qui apparaît, or la naissance et la mort ne se présentent jamais directement à nous. Dans l'expérience de la *mienneté*, la naissance nous est toujours déjà donnée et la mort toujours remise à plus tard. Dans l'expérience même de l'agonie, nous sommes toujours en vie, toujours au monde, la mort toujours remise à plus tard.

Naissance et mort sont les deux extrêmes de la phénoménologie, instaurent une philosophie du presque, de la tangente. Naissance et mort appartenant au visible, tout se joue dans le rapport du visible et de l'invisible, rapport conflictuel dans la métaphysique traditionnelle. Comment sortir de ce rapport dialectique qui manque l'essentiel ?

C'est précisément parce que les phénomènes ne sont d'abord et la plupart du temps pas donnés qu'il est besoin d'une phénoménologie¹¹.

Aussi, si nul ne peut mourir à ma place, les théologiens et les philosophes classiques se trompent, comme les biologistes et les médecins, lorsqu'ils prétendent décrire la naissance et la mort : ils en restent à une pensée objective, où le vrai ne peut être qu'objectivable¹². Privilège du visuel dans ce schéma de pensée [ou de penser]. Heidegger se propose alors de mettre en évidence la véritable origine du concept de mort, ce qui nous semble décisif car permettant de distinguer la mort du mourir, authentique.

Distinguer mais ne pas opposer. Aussi Heidegger ne conteste il pas la naissance ou la mort, mais il les qualifie de définitions anatomiques, biologiques, de pensées du visible, du sous-la-main. Or ce n'est pas le visible qui est l'essentiel, même si *l'invisible n'est pas l'opposé absolu du visible, mais plutôt sa contrepartie secrète, ce sans quoi il n'y aurait pas du tout de visibilité¹³.*

Renouveler la question du temps

L'approche phénoménologique, telle que la propose Heidegger, renouvelle la question du temps car elle propose d'associer l'imminence et l'immanence, cette contrepartie secrète du temps. Si la métaphysique traditionnelle a échoué, c'est qu'elle est restée au niveau de l'imminence de la mort, c'est-à-dire fixée sur les extrêmes. Or ce que nous révèle Heidegger, c'est que dans cet intervalle, *il y a es gibt*, se donne le mouvement même de la vie véritable qui, englobe en son sein même l'immanence du naître et du périr. Ce qui intéresse la phénoménologie, c'est moins la connaissance des extrêmes que la phénoménalité du phénomène, le mode de donation de ce qu'il se donne¹⁴. Dans l'expérience de la *mienneté* du périr, l'invisibilité de l'immanence interdit la communication discursive. Le dire authentique s'installe dans le non-dit. La parole se fait silencieuse devant l'abîme :

L'abîme est l'unité originelle de l'espace et du temps, cette unité unifiant qui ne les laisse se séparer l'un de l'autre que dans le divorce¹⁵.

L'unité originelle de l'espace et du temps transforment l'existence ainsi définie. Elle devient ek-sistence, pro-jet, à-venir, mouvement sans cesse à faire et pourtant toujours manqué. L'existence est proprement messianique, telle est la *situation* authentique, dans une unité unifiante de la spatialité et de la temporalité¹⁶. Cette *situation* n'est pas radicalement nouvelle. Elle n'est pas éloignée de la temporalité juive, en particulier développée dans le Talmud. Autre remarque : Heidegger reconnaît que la réalité est pour la pure liberté, et qu'il n'y a de monde que pour un être libre. Ainsi, aussi abstraite soit sa philosophie, elle n'en reste pas moins une philosophie de l'incarnation¹⁷.

-
11. Martin Heidegger, *Sein und Zeit*, Niemeyer, Tübingen, 1963, p. 1963, traduction Françoise Dastur
 12. Martin Heidegger, *Etre et temps*, para 57, alinéa 4, traduction Martineau, hors commerce.
 13. Françoise Dastur, *La mort*, Hatier, Optiques philosophie, p. 39.
 14. Françoise Dastur, *La mort*, Hatier, Optiques philosophie, chap. 3.
 15. Françoise Dastur, *La mort*, Hatier, Optiques philosophie, chap. 3.
 16. Martin Heidegger, *Etre et temps*, para 60, alinéa 13, traduction Martineau, hors commerce
 17. Revue Alter, Naître et périr, liminaire, n° 1, 1993



Une pensée de l'incarnation

Par le grand spécialiste que fut Emmanuel Levinas, nous savons que le Talmud est une théologie de l'incarnation, à contre-courant d'un Logos totalisant et unifiant. Le Talmud se situe dans le dire plutôt que dans le dit, aussi la naissance et la mort sont-elles toujours à dire et jamais dites. Le Talmud en appelle davantage à l'interprétation, à la relecture constante, à l'inverse d'une *theoria* une fois pour toute délimitée et immuable. Le Talmud cherche donc moins à définir le réel qu'à l'in-finir : la question l'emporte sur la réponse. Mais cette plénitude interrogative qui nous est propre prend toute son ampleur avec la mort du prochain, la mort de l'autre qui manifeste l'humanité de l'Homme. Le Talmud est une anthropologie.

Dire authentiquement la mort

Si une anthropologie authentique est possible, pourrait-on alors revenir à notre interrogation initiale ? Comment définir enfin la mort, d'un point de vue médical, de manière satisfaisante ? Reprenant librement l'étude d'André Stanguennec¹⁸, dans la question ontologique du vivant, nous dénombrons trois traditions françaises: le vitalisme, le mécanisme et le finalisme. Le vitalisme reste bien mystérieux. Très marqué par la physique quantique, Bergson décrit l'élan vital comme une force physique mesurable. Quant au mécanisme, il développe une conception de l'espace et du temps organiques. C'est le mécanisme qui inspire l'imagerie médicale contemporaine et qui spatialise le temps sur un oscilloscope à la manière des *Sept âges de la femme*, le tableau d'Hans Baldung. Enfin le finalisme, peut-être pas très éloigné de l'être même du vivant. Pas une finalité extérieure, absolue, mais une finalité immanente, une présence à soi du futur dans le présent, ce que Merleau-Ponty, décrit comme le sens immanent du comportement: la présence à soi du sens, de la finalité, dans un mécanisme et non en dehors de lui.

Est-ce bien différent de la temporalité juive, du temps juif ? Le temps juif n'est-il pas cette première ébauche de l'ek-sistence, Le premier mot du livre de la genèse ? *Au commencement, be-reshit*, signifie justement le projet, l'à-venir antérieur au concept vulgaire de temps. Finalité antérieure au temps lui-même. Tout est écrit avec le dernier mot. Dès lors pour la Torah, vieillir ne peut être qu'un devenir. D'un point de vue médical cette reconnaissance du devenir, de l'avenir, ébranle, condamne les certitudes et les savoirs définitivement acquis. Il faut constamment interpréter, ré-interpréter. Cela n'est possible que dans la mesure où s'installe un rapport étroit entre le médecin et le malade ? Cette procédure dynamique est le grand principe de la médecine professée par Maïmonide.

Croire pour savoir ?

Une objection possible, recevable, serait alors celle-ci: faut-il croire pour savoir, faut-il croire pour être en mesure de dire authentiquement la vie, la maladie et finalement la mort ? Croire est un mot ambigu. Au moins deux significations possibles: soit une croyance dans l'ordre de la connaissance, soit un acte de foi qui engage la personne individuellement. La science se range délibérément du côté de la connaissance et non de la foi. La foi étant ce qu'il faut rajouter à tout pour que le tout ne soit pas absurde, c'est à dire un postulat métaphysique, un au-delà de toute connaissance possible.

Toute science serait-elle indépendante d'un acte de croire ?

La science est le lieu présumé de la certitude, surtout depuis le siècle des Lumières, de la rationalité. Seuls les scientifiques seraient capables de s'affranchir de la croyance. Seule cette libération serait capable de faire progresser la connaissance. Pourtant la réalité est autre. La science n'est pas l'exorcisme du mythe comme on le prétend. Elle n'a pas encore éradiqué l'acte de foi, c'est pourquoi il y a encore de nombreux mythes scientifiques, celui de l'unité par exemple. Unité de l'Univers, volonté de cohérence et de maîtrise, comme une quête esthétique et surtout existentielle pour se consoler de l'angoisse d'être mortel.

Plus évident encore : l'hypothético-déductivité, critère privilégié de la rationalité scientifique. L'hypothèse de départ n'est-elle pas un acte de foi personnel autant qu'une possible connaissance que la démonstration affirmera ou infirmera ? Cependant, si la science décrit bien le monde, elle ne semble pas réellement

18. André Stanguennec, *Etudes postkantienne, L'âge d'homme, Raison dialectique*, tome 2, 1994.



susceptible de donner un sens (le devrait-elle d'ailleurs ?) à notre vie et à l'existence de ce monde. Le monothéisme, lui, prétend dire un sens ou Le sens. Plus exactement, dans le monothéisme Dieu ne donne pas le sens à l'homme mais la liberté de le trouver. L'absence de sens n'est possible que dans le monde scientifique, en particulier celui qui est l'héritier du monde grec, monde de la vue où, seul, le voir autorise le savoir.

Cet appel aux sens et au sens n'est pas l'apanage de l'Homme religieux. Fidèle à l'hypo-déductivité, le médecin contemporain peut tenter, oser l'hypothèse de tous les sens et d'un sens, ne serait-ce que comme *métaphore de travail* comme le dit Georges Steiner. Quel risque court-il, si ce n'est le risque du plaisir? Quel risque court-il, si ce n'est celui d'approcher au plus près la vérité du malade ? Car comme le dit Gott Ephraïm Lessling « il y a plus de plaisir à poursuivre la vérité qu'à la posséder ».

Les sept âges de la femme



Ce tableau de Hans Baldung Grien a été peint au début du XVI^e siècle. Corinne Pieters¹⁹ le décrit comme « impair et symétrique ». Impair car il y a sept femmes, comme il y eut sept péchés capitaux, sept sacrements et/ ou sept merveilles du monde. Symétrique car le sujet central du tableau, comme l'exigeait les lois picturales de l'époque, est représenté par le point d'intersection des deux diagonales. Et ce point focal de la toile est le nombril de la quatrième personne illustrant parfaitement le mythe de symétrie que Vladimir Jankélévitch utilisait pour désigner la vie, longue ligne droite limitée à gauche par la naissance, à droite par la mort. Trois femmes à gauche, du côté de la naissance et de la vie, trois femmes à droite, du côté de la vieillesse et de la mort. Pour Corinne Pieters le point focal de l'œuvre est une femme épanouie, impeccablement coiffée, ornée d'un voile transparent sur la tête, un grand collier de perles autour du cou et une croix en pendentif. Croix du Christ nous rappelant que ce tableau est un hymne à la vie dont Dieu est le maître et le grand organisateur. La jeune femme sur la gauche pose une main protectrice sur l'enfant. Toutes ont les bras entrelacés en signe de complicité.

La femme la plus âgée à droite, près du terme de sa vie, semble s'accrocher à la vie et à sa voisine. La naissance et la mort sont détachés de la représentation de la vie comme deux extériorités de la vie. Les jeux de lumière de Baldung Grien sont d'une grande importance car plus l'âge de ces femmes avance, plus la couleur de leur peau s'assombrit. Chaque figure apparaît en pleine lumière mais l'ombre apparaît sous les pieds des figures de droite. Que signifie-t-elle ? se demande Corinne Pieters ; La mélancolie ? La mort, avec ses incertitudes, qui se rapproche ? Les deuils de la vie comme peut le laisser penser le voile noir dans lequel les deux dernières femmes de droite sont drapées.

Après avoir rapproché le mythe de la symétrie de la vie du *Penser la mort* de Jankélévitch, du mythe de la Caverne de Platon avec cette ascension progressive des différents femmes de la peinture de Baldung Grien et en particulier, se retournant vers les autres, celle qui va mourir, Corinne Pieters nous propose trois conclusions « provisoires ». Pour elle, *Les sept âges de la femme* :

- ▶ Représentent le mythe de la totalité de la vie, représentée par chaque tranche d'âge. Ce mythe est celui de la complétude. La femme y est vue dans son intégralité avec des contours nets et en lumière. Quand l'être humain existe, qu'il soit femme ou homme, il existe pleinement et il se montre.
- ▶ Ont un rapport au temps car entre ces âges il n'y a pas de continuité réelle hormis le symbolisme du bras de chacune de ces femmes reposant sur l'épaule de sa voisine. Ce rapport au temps en « saut de puce » nous ramène à Bergson dans *L'évolution créatrice*. *Même quand elle se lance dans la théorie, la science est tenue d'adapter démarche à la configuration de la pratique... Or l'action, avons-nous dit, doit procéder par bonds. Agir, c'est se réadapter. Savoir, c'est-à-dire*

19. Corinne Pieters, Bernard-Marie Dupont, Image, Philosophie et Médecine. *Le corps en regards*, Ellipses.2000, p. 53-p. 69.



prévoir pour agir, sera donc d'aller d'une situation à une autre situation, d'un arrangement à un réarrangement... Quant à ce qui se passe dans l'intervalle, la science ne s'en préoccupe pas plus que ne le font l'intelligence commune, les sens et le langage: elle ne porte pas sur l'intervalle mais sur les extrémités.

► Concernent la naissance et la mort. Le choix fait par Baldung Grien d'une composition en trois plans n'est pas innocent. La vie humaine est une succession d'étapes temporelles entre deux extrêmes : nous sont données, l'une, la naissance représentée au premier plan en bas et à gauche du tableau comme un point de départ, l'autre, la mort comme point final en arrière plan à droite. La naissance et la mort sont étrangères à l'humanité : ce sont deux extériorités. Notre destin est donc de vivre entre ces deux contraintes que nous ne choisissons pas.

Deux métaphores de la médecine

Les Sept âges de la Femme, Emma de Los Angeles. Deux approches très différentes de la peinture. Deux métaphores de la médecine. Un même souci de dire le monde, de le montrer, de le mettre en lumière, d'éclairer les zones d'ombre. Obsession de l'éclaircissement jusque dans la mort, jusque dans les amphithéâtres des facultés de médecine : voir pour savoir. La connaissance par la *monstration*. Effacement des sens au profit de la vue seule, de l'image investie d'une mission et d'une responsabilité terrifiante: dire tout de l'homme malade. Dire, c'est-à-dire le définir, le circonscrire, le calibrer, l'affirmer normal ou au contraire hors norme. Le qualifier ou le disqualifier, c'est-à-dire dans notre société de consommation où tout s'achète et se vend, l'inclure ou l'exclure de la communauté des vivants.

En comparant *Les Sept âges de la Femme* d'Hans Baldung et *Emma de Los Angeles* d'Eugène Leroy, nous avons voulu dire les dérives médicales possibles, liées à une certaine utilisation de l'imagerie: l'imagerie médicale ou l'art de tuer le temps. Pour exposer notre réflexion, nous avons fait un long détour par la mort, par un rappel philosophique et historique des notions qui tentent de la définir. Avons-nous réussi notre *démonstration* ? Serons-nous compris et entendus ? Rien n'est moins sûr.

Ce travail appellera sans doute la critique négative de ses lecteurs potentiels. Le théologien dénoncera les appels à la raison et à la rationalité; la référence à l'esprit plus qu'à la lettre. Le philosophe insistera sur la grande proximité avec la lettre, avec le Livre. Le métaphysicien suspectera la phénoménologie heideggerienne, son langage et le risque d'enfouissement du sujet. Quant au scientifique, médecin ou biologiste, drapé dans son savoir, oint par ses pairs et la population reconnaissante, il traitera par le mépris.

Mokusatsu

Alors échec de la démonstration ? Pas si sûr, car justement le mot japonais *Mokusatsu* signifie tout à la fois *je traite par le mépris* et *je vous ai compris, j'ai pris bonne note*. Pour cela, faudrait-il « *mettre la science en culture* » comme l'affirme régulièrement le physicien Jean-Marc Lévy-Leblond. La mettre en culture d'elle-même. Telle est également notre conclusion. Qu'avions-nous, en effet, voulu dire ?

Une nouvelle culture du temps

Limitant notre propos à la mort, nous avons montré qu'elle est l'évènement invivable, un phénomène qui n'apparaît jamais, un état dont on ne peut donner que des définitions-approches relatives, culturellement et scientifiquement. En revanche, si nous définissons la mort, non plus comme un état mais comme un évènement, de nombreuses apories disparaissent. En particulier la naissance et la mort elle-même. Nous assistons au passage de la naissance au naître, de la mort au mourir, par une définition nouvelle du voir, et pas seulement du voir du médecin. Il faut rendre à la vue son véritable pouvoir.

C'est possible. C'est possible en réintroduisant le temps dans la culture occidentale. Autrefois l'Homme habitait le temps. Puis vint le temps de la seule occupation. Aujourd'hui le temps s'est absenté. S'est effacé. Devant l'espace, devant l'image. Aux douzièmes *Rencontres de Pétrarque*, organisées par France Culture, en 1997, Alain Finkielkraut a constaté que c'est le rapport au passé impliqué dans l'idée même d'éducation, qui est aujourd'hui menacé de rupture, car la transmission se perd. Et elle se perd notamment parce que l'école est invitée à s'aligner sur les nouvelles technologies de l'information, en particulier Internet.

Quelques indices : Bill Gates dont la volonté explicite est de contrôler Internet, est comparé à l'œil de Big Brother, ce qu'il conteste. Mais l'un de ses premiers gestes fut de mettre à la disposition des yeux du monde un texte de Leonard de Vinci, dans lequel il déclarait :



Ô excellence de l'œil par-dessus toutes les autres choses que Dieu a créées !... Quelles langues pourraient pleinement décrire comment tu opères ? Il est la fenêtre du corps humain par laquelle l'âme contemple et jouit des beautés de l'univers et supporte cette prison du corps qui, sans lui, serait un tourment²⁰.

Pour de nouvelles noces

Noces du visible et de l'intelligible dont il conviendrait d'analyser le désir de voir, le désir du voir. Sans doute traduit-il notre angoisse devant l'éphémère et la finitude de notre vie. Alors, on se veut éternel, on se croit éternel. Alors on voit ce en quoi on veut croire.

Voit-on pour autant réellement ?

Ne serait-il pas nécessaire de perdre la vue sans perdre de vue, de perdre la vue pour mieux voir ? La perte de vue comme condition de la pensée et du penser. Degas, devenu aveugle, se mit à voir autrement les objets et cet autrement fut synonyme d'enrichissement. Dans le *Doute de Cézanne, L'œil et l'esprit, Le langage indirect et les Voix du silence*, Merleau Ponty dit-il autre chose ?

Cette découverte, ou re-découverte, dévoilement du *moribundus sum*, peut et doit servir la médecine occidentale contemporaine dans sa tentative pour appréhender la mort. Ce qui signifie que la médecine doit entretenir un rapport étroit avec la philosophie. La temporalité est étroitement associée à la découverte de l'altérité. A ce prix la médecine serait alors enfin éthique, sagesse.

Supplique donc à nos amis médecins. Aujourd'hui la mort se lit sur un écran de télévision. Un trait plat est synonyme de mort. Dénonçons avec Paul Klee l'étroitesse des représentations linéaires²¹. Amis médecin, ce que vous ne verrez jamais, c'est que ces lignes portent de l'inachevé dans leur tracé. Elles sont un mouvement vers.

Une ligne rêve [...]. On n'avait jusque-là laissé rêver une ligne [...]. Une ligne attend. Une ligne espère. Une ligne repense un visage [...]. Une ligne s'élève. Une ligne va voir [...]. Une ligne germe. Une ligne renonce. Une ligne repose. Une ligne s'enferme. Méditation. Des fils en partent encore longuement²².

L'homme occidental authentique doit être l'homme de la télé- vision, l'homme de l'eschatologie qui réunit les deux racines grecques pour dire la mort : thanatos et nécos. Tournés vers l'inaccessible, toujours à l'horizon des possibles, il nous faut admettre que nous sommes toujours en retard de nous-mêmes. Ceci doit suffire à ébranler nos mortelles certitudes.

Comment conclure ?

Ce long détour par une archéologie de nos savoirs sur la mort peut-il nous aider à comprendre l'importance, l'influence positive et négative de l'image en médecine contemporaine ? Si la médecine est un domaine proche de l'indéchiffrable, comme le pense François Dagognet, c'est parce qu'elle est toujours en situation dans le monde. Elle n'est jamais un savoir purement théorique, une fois pour toutes acquis. Même la mesure est en situation dans le monde. Même l'image est en situation dans le monde. C'est la raison pour laquelle la médecine, authentiquement, ne peut être que tabulatrice et exégétique.

Tabulatrice car nous avons besoin de la mesure. Mesurer pour mieux soigner, mesurer pour guérir, quand c'est possible (mais que signifie guérir ?), mesurer pour dire l'Homme malade. Exégétique car il est tout aussi important de savoir lire la mesure, de l'interpréter, de la rapporter à un individu singulier qui souffre. La médecine n'existe que comme rapport du singulier à l'universel et de l'universel au singulier.

Oublier la mesure, c'est faire un bond en arrière dans le temps de l'histoire, c'est ré-introduire l'opinion, la *doxa*, au mieux l'approximation. Oublier l'exégèse, c'est faire de la mesure le seul critère de distinction du normal et du pathologique, c'est lui confier la mission d'inclure ou d'exclure, de dire qui est sain et qui est malade.

20. Léonard de Vinci, in *Traité de la peinture*, Berger-Levrault, 1987, p. 87.

21. Paul Klee, *L'étroitesse des représentations linéaires*, Journal, Grasset, 1959.

22. Henri Michaux, *Aventures de lignes*, avant-propos au livre de W. Grohmann, Paul Klee, Flinker, 1954.



Un changement de paradigme ?

Ce que nous apprennent les progrès récents de la médecine, en particulier au XX^e siècle, c'est que la mesure l'emporte de plus en plus souvent sur l'exégèse. Parce que les machines calculent de plus en plus vite, parce que les médecins raisonnent différemment, deviennent biologistes ou ingénieurs du corps humain. *Quid* de la personne?

L'échec relatif des tentatives de définition de la mort repose essentiellement sur la volonté de dire uniquement la mesure. Or, la mesure de la mort repose essentiellement sur la volonté de la dire uniquement par la mesure. Or, la mesure de la mort n'est pas universalisable, pour une raison évidente : elle est d'abord un phénomène culturel, et demande donc de la considération des exégètes. Par exemple, en Angleterre, où la mort cérébrale est décomposée anatomiquement, par exemple, au Japon où l'idée même de mort cérébrale est difficilement acceptable.

Que dire de l'imagerie médicale contemporaine ? Temps suspendu, arrêt sur image, le cliché n'est rien d'autre, bien souvent, trop souvent, qu'une simple photographie. Temps arrêté contre temps réel. Que faire par exemple d'une radiographie *normale* ? Le patient est-il pour autant nécessairement sain ? C'est oublier un peu vite qu'un certain nombre de pathologies ne deviennent visibles que bien des années plus tard, bien des années trop tard.

Ce que nous avons voulu dénoncer, c'est donc un certain rapport du visible et de l'invisible, un rapport état/événement trop souvent au bénéfice exclusif de l'immédiateté, de l'immédiatement énonçable. Voir sans être capable, ou sans vouloir se projeter dans le temps du malade et de sa maladie. Voir, parce que voir c'est savoir. Quoi de plus facile que de tuer le temps par l'image ?

Quelle solution ?

Réconcilier mesure et exégèse est sans doute une chose possible. Encore une fois, la philosophie pourrait être d'un grand secours pour la médecine, pour les médecins, donc pour les malades, ce qui est le plus important. Réconcilier le temps et l'image, penser le temps d l'image, c'est faire de la médecine une herméneutique, c'est-à-dire une interprétation des éléments en notre possession. L'herméneutique est une discipline à part depuis le XVIII^e siècle, à partir de l'étude des textes sacrés de la Bible. Mais c'est avec Heidegger qu'elle prend une extension nouvelle : il ne s'agit plus d'interpréter des textes mais la structure même de la vie en soi. Exister c'est alors se comprendre soi-même. Comprendre est la dimension fondamentale de l'existence humaine. Êtres historiques, nous héritons toujours de pré-conceptions, selon Gadamer, qu'il nous faut intégrer et toujours interpréter : le commencement n'est jamais un premier commencement, l'inscription dans le temps est toujours déjà là.

Au centre de l'Herméneutique, se trouve donc l'idée du dialogue. Dialogue avec soi-même avant d'être un dialogue avec l'autre. L'existence humaine doit se penser à partir de cet espace de dialogue question/réponse. Comprendre, c'est d'abord être à l'écoute de soi-même et des autres. Comprendre, c'est utiliser un langage qui est davantage un milieu qu'un simple instrument (l'exemple de la définition du diabète). L'homme, médecin ou simple patient, doit se laisser enseigner par toutes les rencontres qu'il fait. Penser suppose une implication dans le problème et non un regard de l'extérieur.

Quel est le rôle du philosophe ?

Face à des exigences de haute technicité, le philosophe doit être le contrepoids de l'expert, car il y a aussi de la vérité dans l'expérience, dans le questionnement et pas seulement dans la mesure. L'expert de science impose ou veut imposer l'autorité de la science. L'excès de science est le scientisme et le scientisme, voilà l'ennemi !

Le rôle du philosophe est de faire comprendre aux médecins, et dans une moindre mesure aux malades, l'intérêt d'un dialogue authentique: dialogue avec les personnes passant par un dialogue avec la mesure. Intéresser signifie être entre. Position intermédiaire instable, mouvement de va-et-vient vers cet autre, vers cet *alter ego* : parler veut dire parler à quelqu'un.

Il n'y a pas de langage privé disait Wittgenstein : par le langage, nous nous rapportons tous les uns aux autres. La communauté de vie est une communauté de langage. Mais en même temps, c'est par le dialogue que nous sommes invités à sortir de nos limites : quand je parle, je ne suis plus seul.



Qu'est-ce que l'art médical ?

Contrairement à ce que sembleraient prouver les dernières prouesses des chercheurs, la médecine n'est qu'une technique. Elle est d'abord et avant tout un art et une pratique qui visent à rétablir un équilibre perturbé. En ce sens, l'art médical ne produit donc rien. Ce que disait déjà Aristote, c'est que la médecine et le médecin doivent aider le malade à se guérir lui-même.

Le sens premier du mot thérapie est service : il est donc inquiétant et même dangereux de vouloir surmédicaliser l'existence : la médecine moderne est de plus en plus celle de la mesure alors que la maladie est d'abord conscience d'un trouble. La maladie se parle, se dit et le malade veut la raconter. Médecins imagiers, que faites vous de la parole de vos patients ? Pourquoi tant de paroles confisquées ? Au nom de quoi et de qui ? L'image est bien souvent incapable de dire la maladie grave qui s'annonce et que bien souvent, pourtant, le malade ressent depuis des années.

L'image rassure le médecin : ce qui se voit s'énonce clairement, pense-t-il. La parole du malade le trouble : il ne peut admettre que l'objectif. Le subjectif le déstabilise car il ouvre au dialogue donc à la remise en cause des savoirs et des certitudes: angoisse existentielle du médecin devant la perte (pense-t-il) de ses repères. C'est oublier un peu vite qu'il y a deux types de mesure : celle qui se voit et celle qui ne se voit pas, l'interne et l'externe. Le malade se mesure lui-même, il se connaît et s'éprouve. Les deux mesures ne sont jamais séparées l'une de l'autre: toute maladie est toujours maladie totale, et personne mieux que le malade ne peut en avoir conscience. La médecine doit donc être un art de soigner l'homme dans sa totalité, une interrogation globale. Médecins, soyez donc un peu philosophes !



Remerciements à Bernard-Marie Dupont, Docteur en Médecine, en Génétique et en Philosophie qui m'a autorisé à adapter « Les sept âges de la femme » du livre coécrit avec Corinne Pieters, *Image, philosophie et médecine - Le corps en regards*, afin de publier dans HEGEL, *Lumière derrière, lumière devant*, chapitre 4 de ce livre publié par les Editions Ellipse en 2000.

Jean-Marie André